

JEAN-PIERRE DECHESNE, Guide touristique, reconnu par la Région wallonne
(guide quelquefois aux « territoires de la mémoire », en NL)
Commandant d'Aviation en retraite, neveu d'Henri Dechesne)

J'ai proposé le témoignage de mon oncle, volontaire de guerre 1944,
libérateur du Camp de Dora, Nordhausen, avril 1945

Monsieur Johannes Blum – des Compagnons de la Mémoire – est venu filmer et interviewer
mon oncle chez lui, à Oupeye (18/07/2011)

(18/7/2011)

TEMOIGNAGE D'UN VOLONTAIRE DE GUERRE BELGE (1944) : **« LIBERATION DE CAMP DE CONCENTRATION, 1945 »**

Je m'appelle **Henri Dechesne** et je suis né à Boirs (Glons, Bassenge) le 7 juin 1924.
J'habite actuellement à Oupeye (près de Liège), rue des Genêts, 14.

Mon père était charpentier et ma maman femme au foyer. Je suis le 6^e enfant, dont trois
filles et je suis le dernier des 5 garçons.

Après mes études primaires, à Boirs, je suis allé à l'institut Saint-Laurent de Herstal, mé-
canique.

Comme adolescents des années '30, nous n'allions pas beaucoup plus loin que Liège.
Notre connaissance du monde se limitait à ce que nous avons appris à l'école et dans
des livres. Il n'y avait évidemment pas Internet et les voyages étaient très très limités.
Nous ne connaissions donc pas grand chose.

L'aîné de mes frères (Joseph) était dispensé de son service militaire. Mathieu l'a fait
avant la guerre (12^e de Ligne ?) et Lucien était même sous les drapeaux lors de la décla-
ration de guerre 1939. Il était dans le Génie et a participé aux missions de destructions
des ponts sur la Meuse, à Liège, en mai 1940. Je ne me souviens plus de quels ponts.

Durant la guerre, mes frères et moi avons travaillé – sur réquisitions des Allemands – à la
FN. Nous étions sous le régime du S.T.O., c'était déjà mieux que d'être envoyés en Alle-
magne.

L'aîné, Joseph, lui, était résistant et vivait caché, dans une ferme aux alentours.

Mes sœurs étaient tout simplement à la maison.

La vie était dure, durant ces quatre ans : la faim, le manque de liberté et pour des
jeunes comme nous, une inaction culturelle et sociale très importante. Notre jeunesse
était pratiquement perdue.

A la libération de septembre 1944, Lucien - qui avait déjà effectué son service militaire –
s'est engagé et a tout de suite été incorporé dans l'armée belge (Brigade Piron).

Joseph et Mathieu ont été retenus par maman qui a dit : « ah non, trois c'est assez. Vous
deux, restés ici ».

Mon frère Jean, d'un an mon aîné, et moi, nous nous sommes aussi présentés pour effec-
tuer notre devoir. Notre motivation à tous était avant tout une forme de vengeance :
nous voulions rendre aux Allemands ce qu'ils nous avaient fait subir.

Le 12 octobre 1944, nous (Jean et moi) sommes arrivés à caserne Marie-Henriette à
Namur pour y subir l'instruction de base, 6 semaines, avant d'être affectés au 6^e Batail-
lon de Fusillés, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Rustin.

Le 6^e Bataillon, le « six Fu » (ou encore « 6Fu ») comme on disait, dépendait de la (?) Division d'Infanterie, 7^e Corps d'Armée US (Général-Major Collins), lui-même sous les ordres du Lieutenant Général Hodges, Commandant la 1^{ère} Armée.

Le 6Fu faisait partie des unités de combat, nous étions en première ligne. Nous avons reçus notre baptême du feu le 6 décembre (drôle de Saint-Nicolas... !) 1944 à la frontière belgo-allemande, à Eynatten, Gemmenich. Et puis... L'Offensive von Rundstedt nous a jeté en pleine bataille des Ardennes.

Début 45, nous avons repris l'offensive et au fur et à mesure que nous avançons vers l'Allemagne, nous apprenions la dure vie, réelle, la guerre : les blessés, les morts, les atrocités.

Heureusement, malgré notre présence en 1^{ère} ligne, le 6 Fu n'a connu qu'un tué, le 25 décembre.

Nous étions environ 800 au 6Fu et nous sommes encore une trentaine en vie. L'Association des Anciens du 6Fu a cessé ses activités en 2008, « fautes de combattants » (au sens propre du terme) ; les membres devenaient trop âgés. Nous étions reçus chaque année à Namur et à Aarschot, parce que c'est là que nous avons été casernés à la fin de la guerre avant notre démobilisation, vers mi-août 1945.

Les camps

Durant la guerre proprement dite, avant la libération, il y avait bien quelques personnes qui en parlaient, mais c'était surtout de déportation. On ne savait pas vraiment où, ni comment, ni....

Durant les opérations, nous entendions bien parler des camps de concentration, mais les imprécisions d'une part et les horreurs que nous entendions étaient tellement énormes d'autre part que l'on doutait parfois : « est-ce vraiment possible ? ».

Début avril 1945, dans le village de Nordhausen, avançant vers l'Est, à un certain moment, nous avons senti une forte odeur, quelque chose de très nauséabond. Les jeunes que nous étions se disaient « mais qu'est-ce qui pue comme ça ? ». Nous allions bien vite l'apprendre.

Quand j'y pense, cette odeur est toujours dans mon nez.

A côté de Nordhausen, nous nous avons découvert un camp de concentration, le camp de **Dora**. Les Allemands ont pris la fuite quand ils nous ont vus arriver. Nous leur avons tiré dessus en en tuant et blessant quelques uns.

Ce que nous avons vu ? L'enfer, pire que ça même. Des cadavres vivants... Les fours brûlaient encore.

Nous nous sommes d'abord occupés des plus valides, mais nous sommes restés que quelques heures. Il fallait aller de l'avant, nous étions des troupes de 1^{ère} ligne. Ce sont alors les troupes américaines de 2^e ligne qui ont pris la relève avec les soins aux prisonniers.

C'est le seul camp que nous avons vu.

Voir aussi : <http://www.clham.org/050213.htm>

(Note : J.-P. Dechesne = petites différences avec le récit de mon oncle et celui-ci de M. Demoulin : ce dernier ne parle pas des odeurs et écrit qu'ils sont restés quelques jours sur place – 24hr max selon mon oncle. Mais M. Demoulin était infirmier, pas dans la Compagnie de mon oncle.

Entrée du 6^e Bataillon de Fusiliers à Nordhausen

Hubert DEMOULIN

Le 6^e Bataillon de Fusiliers (6^e Bn Fus – 6Fu) fut le premier bataillon belge à pénétrer en territoire allemand. Il a participé à la bataille des Ardennes, au franchissement du Rhin, a libéré le camp de la mort de Dora et a pénétré en Allemagne jusqu'au contact avec les Russes.

Hubert Demoulin était Chef Infirmier au 6^e Bn Fus.

Le 6Fu a été formé le 12 octobre 1944 à la caserne Marie-Henriette à Namur. Encadrés par d'anciens militaires de carrière, les volontaires proviennent des provinces de Liège, Namur-et-Luxembourg et sont, pour la plupart, issus de différents mouvements de résistance.

Vêtus de vieux uniformes anglais et armés de fusils Lee Enfield, de fusils-mitrailleurs Bren et de mitraillettes Sten, les volontaires sont instruits intensivement et, le 3 décembre 1944, le bataillon défile à Bruxelles devant le Prince Régent et les Autorités, en même temps que les 1^{er}, 2^e et 3^e Bataillons, d'expression néerlandaise, et les 4^e et 5^e Bataillons, d'expression française, et que des unités de la 1^{ère} Brigade, ramenés à Bruxelles à cette occasion.

Le 13 décembre, au matin, les 4^e et 5^e Compagnies du 6Fu sont transportées par camions dans la région d'Ovifat et de Sourbrodt où de multiples missions les attendent.

Les 1^{ère}, 2^e, 3^e Cies et la Cie Etat-Major partent l'après-midi vers Aix-la-Chapelle. Le 6Fu est la première unité belge à pénétrer sur le territoire allemand. Il est rattaché au VII^e Corps de la 1^{ère} Armée américaine. Il est affecté à la sécurité. L'Etat-Major est cantonné à Walheim, les 1^{ère} et 2^e Cies à Oberforsbach et la 3^e Cie à Moresnet.

Les hommes sont dispersés dans des petits postes, souvent loin de lieux habités, et doivent se débrouiller. Leur mission est d'assurer des gardes, d'effectuer des contrôles et de prévenir les infiltrations ennemies, cela sur un front assez large.

Le 16 décembre, les volontaires du 6Fu sont en première ligne pour assister à l'offensive de la Wehrmacht, mieux connue comme "bataille des Ardennes".

Les 4^e et 5^e Cies, qui se trouvaient près d'Ovifat, reçoivent la mission de prendre position face au Sud dans la brèche créée par l'offensive allemande. Les 1^{ère}, 2^e et 3^e Cies, très dispersées, subissent l'attaque de façons diverses suivant l'endroit où elles se trouvent.

Le 6Fu a son premier tué, le soldat Roiseux, mort à Gemmenich le 25 décembre 1944, jour de Noël. D'autre part, l'Aumônier Scheyven reçut la Croix de Guerre avec palme et la "Bronze Star Medal" américaine pour sa conduite héroïque pendant la bataille des Ardennes et sur le Rhin. En effet, pendant la bataille, l'Aumônier n'a cessé de se rendre en jeep dans chaque poste isolé pour distribuer la communion et apporter le réconfort spirituel.

Après la bataille des Ardennes, commence la bataille du Rhin. La Belgique est entièrement libérée et le 6Fu peut s'enorgueillir d'y avoir contribué à la mesure de ses moyens.

Le 10 février 1945, commencent des mouvements successifs. La Cie Etat-Major et la 1^{ère} Cie sont à Eschweiler, la 2^e Cie est à Brand, la 3^e à Steinbrück, les 4^e et 5^e à Eupen. Patrouilles et gardes se succèdent, dans la boue du dégel. Toujours les Belges se débrouillent pour trouver les équipements nécessaires, au grand étonnement des alliés américains.

Les mouvements se multiplient : Gürzenich, Langewehe, Echtz, Buir, Manheim, Eisdorf, Morzenich, Lechenich, Kerpen, Weilerswitz, passage difficile de la Roer, Düren et Cologne, atteint le 7 mars.

Le commandement U.S. du VII Corps accorde toute sa confiance aux Belges puisqu'il les charge de la garde de son Quartier Général et cela, jusqu'à la capitulation allemande.

Le 6^e Bon occupe la rive du Rhin entre Cologne, Bonn et Bad Godesberg. Les 3^e et 5^e Cies franchissent le Rhin sur un pont de bateaux à Königswinter, le 2 mars, et prennent position sur l'autre rive, la 1^{ère} Cie, appuyée par les bren-carriers de la Cie E-M, étant dans Bonn.

De nombreux officiers et sous-officiers sont envoyés en Belgique pour encadrer les nouvelles unités et ne sont pas remplacés, de même que les nombreux blessés et malades.

Le 4 avril 1945, le P.C., la Cie E.M., les 3^e, 4^e et 5^e Cies sont à Marburg, puis de nouveau dispersés. Des camps de prisonniers sont improvisés pour recueillir les vaincus, tout surpris de voir des troupes belges combattantes. Par ailleurs, les hommes croisent de nombreux prisonniers alliés libérés, et, parmi ceux-ci, des Belges dont on ne doit pas décrire la joie.

Le 14 avril, les volontaires atteignent Nordhausen et voient, horrifiés, leur premier camp de concentration. Le lendemain, ils arrivent au camp de la mort de Dora où, dans des usines souterraines, les Allemands fabriquaient les V1 et les V2.

Pendant leur séjour là-bas, les hommes du 6^{ème} Bon s'activèrent à aider les rescapés et, à l'initiative du lieutenant-colonel Rustin, leur Chef de Corps, des mesures furent prises pour les cent trente survivants belges, qui furent ensuite rapatriés par une mission française. Quatorze moururent encore à Dora, après leur libération, malgré tous les soins donnés.

Les Belges pénètrent ensuite en Saxe. Les Allemands se rendent de plus en plus nombreux. Installé à Eisleben, le Bon participe à la garde d'un immense camp de prisonniers à Hefta.

Puis, le 30 avril, le Bn rejoint Leipzig où il occupe, entre autres, l'hôtel de ville, la centrale électrique et la station radio. C'est là que les hommes apprendront la capitulation de l'Allemagne et qu'ils seront officiellement autorisés à porter le badge du VII Corps U.S. : étoile rouge à 7 pointes, avec chiffre romain VII en bleu et blanc. Le 1^{er} juillet, la Saxe est occupée par les troupes russes et le Bon se retire à Weilburg, puis à Winkel, le 5 juillet.

Le 1^{er} août, le bataillon cesse sa mission auprès de l'armée américaine. Le bataillon rentre en Belgique, à Aarschot où il reçoit un accueil chaleureux de la population. C'est la ville d'Aarschot, ville flamande, qui offrit à ce bataillon wallon, son étendard régimentaire.

Le 31 mars 1946, le 6^e Bataillon de Fusiliers est officiellement dissous.

RÉCIT DE L'ARRIVÉE DU 6^E BATAILLON DE FUSILIERS À NORDHAUSEN-DORA.

Venant de Mühlhausen, via Ebeleben, Sonderhausen, Hain, le bataillon nettoyait en première et deuxième ligne, les espaces laissés libres par les éclaireurs du VII Corps de la 1^{ère} Armée américaine. L'aviation américaine bombardant toujours la ville de Nordhausen, nous avons dû demander par radio, le déplacement du bombardement sur le bois où les S.S. s'étaient réfugiés.

Après le pilonnage du bois, nous sommes entrés dans Nordhausen, une partie vers la gauche, une partie vers la droite. Moi-même, en qualité de chef-infirmier, j'accompagnais par la gauche, des éléments belges et américains. Nous devions encercler la ville afin de réduire la résistance des unités ennemies.

En poussant une pointe vers l'avant, je me suis trouvé devant une barrière surmontée de barbelés, avec, à ma gauche, des parties de machines V2 et, à ma droite, un tunnel partant sous les rochers. Brusquement des êtres hagards, vêtus de costumes rayés, se sont amenés vers la barrière. Quel ne fut pas notre émoi de constater que ces personnes, parlant toutes les langues, étaient des prisonniers politiques, travaillant dans le souterrain, au montage des machines infernales.

Après avoir essayé vainement d'ouvrir la porte du camp, je fus obligé de foncer dedans avec mon ambulance afin d'y faire une brèche et de pouvoir entrer dans l'enfer.

J'ai alors appris, par des personnes parlant le français, les horreurs qui s'y passaient et, ne pouvant agir de ma propre initiative, je leur ai demandé de ne pas sortir du camp. Je devais d'abord prévenir mes chefs, qui prirent l'avis des autorités américaines, et des renforts furent envoyés dans ce camp, qui, nous l'apprîmes plus tard, s'appelait "DORA".

Les renforts protégeaient et reconfortaient tous ces malheureux. Par un genre de comité qui existait dans le camp, j'appris que ceux qui ne pouvaient plus travailler, les trop faibles, les malades, les moribonds, étaient "parqués" dans des habitations en dehors du camp. Je m'y rendis tout de suite avec un membre de ce comité qui me désigna les maisons sur la route.

Lorsque je poussai la porte d'une de ces habitations, le spectacle était tellement épouvantable que, bien que dur comme du roc, je me mis à trembler comme une feuille.

Après avoir pris l'avis des médecins belges et américains, pendant trois jours et trois nuits, sans dormir, nous avons transporté ces moribonds dans les baraques du camp, aidés par des prisonniers et des civils allemands, afin de les laver et les soigner, sous la surveillance de sentinelles.

Je fus très ému de reconnaître, parmi ces malheureux, un de mes anciens camarades des cyclistes frontières, Joseph Wayaffe. Lui, je ne l'ai pas conduit au camp : je l'ai mis dans mon infirmerie où il a été cajolé et nourri comme un petit oiseau, pour éviter que cet homme sous-alimenté ne s'étouffe en s'alimentant trop rapidement. Une de mes plus grandes joies est que, quarante ans après, Joseph Wayaffe est toujours avec nous.

Une chose que je voudrais que l'on sache : en 1945, les habitants de Nordhausen, hommes, femmes, vieillards, garçons et filles nous détestaient, nous tiraient dessus, nous lançaient des grenades. Étaient-ils donc tous des nazis enracinés pour qu'une pareille chose puisse arriver ?

Après avoir soigné et soulagé ces malheureux pendant plusieurs jours, nous continuâmes notre route vers Sangerhausen, Eisleben, Halle, Leipzig et Dresden où nous fîmes la jonction avec les troupes russes le 25 avril 1945 à 13 heures 45.

(voir les photos sur le site...)